



Reformierte Kirchen
Bern-Jura-Solothurn
Eglises réformées
Berne-Jura-Soleure

Quel est le rapport entre Dieu et le coronavirus?

Matthias Zeindler

L'engagement déployé par les Eglises face à la crise du coronavirus est impressionnant. Malgré les importantes restrictions dues aux règles imposées pour la protection de la santé, elles se montrent extrêmement créatives, élaborant de nouveaux formats de cultes ainsi que des offres d'accompagnement et de diaconie alternatifs. Ces activités, pour importantes qu'elles soient, suscitent des questions théologiques centrales. Face à la pandémie, les Eglises se doivent de donner à leurs membres, mais aussi à la société tout entière, des informations capables de convaincre. Les gens attendent des Eglises des compétences diaconales et pastorales, mais aussi religieuses et théologiques.

Contenu

1. Engagement massif, interrogations incontournables	2
2. La création est-elle bonne?	2
3. Un Dieu de la vie?	3
4. La Création comme libération du chaos	3
5. Une création qui soupire après la grande libération	4
6. Pourquoi la maladie dans la création?	4
7. La maladie est-elle une punition?	5
8. Lui qui règne sur toute chose dans sa seigneurie: la providence divine	5
9. Limites et espérance de la foi en la providence	6
10. L'inévitable question: Dieu et la souffrance	7
11. Un Dieu qui lutte contre la souffrance	7
12. Dieu agit-il dans le monde?	8
13. Quid de l'avenir?	9

1. Engagement massif, interrogations incontournables

Le coronavirus touche la société dans son ensemble et les Eglises ne sont pas épargnées. Les cultes et le catéchisme ont dû être suspendus. Il en va de même pour l'animation de jeunesse, la formation d'adultes et la pastorale des aînés. Et les distances de sécurité devant être systématiquement observées, la diaconie et l'accompagnement sont rendus très compliqués. Les Eglises voient ces restrictions comme un défi à relever : exercer leur ministère sans faiblir malgré des conditions devenues difficiles. Outre les cultes radio et TV, de nombreuses paroisses sont en train de produire des clips de méditation et des podcasts de prédications. Des réseaux d'entraide pour les courses et d'autres services de proximité se mettent en place un peu partout. Pour les entretiens pastoraux, les rendez-vous téléphoniques ont remplacé les rendez-vous à la paroisse.

Malgré le coronavirus, grâce à leur grande créativité et un niveau d'engagement impressionnant, les Eglises réussissent donc encore à être présentes, à proposer un accompagnement spirituel et à offrir des services diaconaux à la société. Cependant, plus la crise dure et plus elle s'aggrave, plus les interrogations théologiques deviennent fortes. Ces questions surgissent dans le cadre des entretiens pastoraux et viennent également de l'extérieur. Une communauté parlant d'un Dieu d'amour qui a créé le monde et l'accompagne avec bienveillance, est interpellée par la société : face à la catastrophe actuelle, quelle est la pertinence du message ? Comment un tel drame peut-il frapper la création d'un Dieu bon ? De quel genre de Dieu s'agit-il ? Comment peut-on lui faire confiance alors que des proches sont arrachées à la vie et que les sociétés sombrent dans la peur et la terreur ?

Notre capacité à rebondir sur de telles questions revêt une grande importance : l'absence de réponse donne à penser qu'on laisse les gens seuls avec leurs questions. Notre capacité à fournir des informations sur ces questions est déterminante à plus d'un titre. En effet, le silence signifierait en l'occurrence que nous laissons les gens seuls avec leurs questions, ce qui donnerait la sensation qu'en tant qu'Eglises, nous n'avons rien à dire au moment où surgissent des défis spirituels centraux. Ou pire, que le message chrétien n'est pas pertinent dans une situation aussi difficile que celle que nous vivons. Les Eglises sont donc également attendues sur leurs positions théologiques, pas uniquement sur l'accompagnement et la diaconie. Dans cette crise du coronavirus, nous devons absolument « rendre compte de l'espérance qui est en nous » (1 P 3,15).

Les réflexions ci-dessous ne sont en aucun cas émises au titre de réponses péremptoires – comment donc pourraient-elles l'être alors qu'elles sont au cœur de débats pluriséculaires ! En premier lieu, il s'est agi de formuler les *questions*, en second lieu de proposer quelques réponses susceptibles de provoquer la discussion.

2. La création est-elle bonne ?

A la fin du premier récit de création, « Dieu vit alors tout ce qu'il avait fait : c'était très bon » (Ge 1,31). Cette phrase, véritable refrain dans le premier chapitre de la Bible, a été systématiquement reprise par les Eglises ces dernières décennies durant les discussions ayant trait à l'écologie, afin d'attirer l'attention sur le fait que la destruction du créé est une violation patente de la volonté du créateur. Enfin, et surtout, il en a été déduit que la mission de l'humain consistait à opposer une ferme résistance à cette œuvre de destruction.

L'image d'une création parfaitement ordonnancée, au sein de laquelle tout le créé a sa place et doit vivre, se fissure régulièrement, à chaque nouvelle catastrophe naturelle. Le tsunami qui a frappé la zone côtière de l'océan Indien le 26 décembre 2004 compte parmi l'une des plus récentes : beaucoup y ont vu une preuve évidente de l'inexistence de Dieu. Comment un tremblement de terre aussi calamiteux peut-il être mis en rapport avec l'affirmation de foi que la création a été faite « très bonne » ?

Le coronavirus constitue probablement un séisme de bien plus grande ampleur encore, puisqu'il s'abat sur tous les continents, causant des milliers de morts et provoquant des difficultés économiques imprévisibles. Ce virus fait aussi partie de la création. On ne peut donc pas faire l'impasse sur la question de sa bonté : le coronavirus fait-il aussi partie de la création *bonne* ? Si tel est le cas, n'est-il pas provoquant de parler de création bonne ? L'affirmation de foi selon laquelle la création est « très bonne » ne vaudrait-elle que pour une partie de la création ? Comment comprendre dans ce cas la « marque d'approbation » estampillée sur la terre par son créateur au moment de son achèvement ?

3. Un Dieu de la vie ?

Commençons par une remarque. A ce stade, il est essentiel d'interroger de manière critique un topos théologique largement répandu : le discours sur la « vie » plus forte que la mort. Il arrive que les prédicateurs, après avoir parlé d'injustice, de guerres, de maladie ou de souffrance, fassent référence au chant du merle ou au forsythia en fleur, arguant que la vie est toujours plus forte que tout ce qu'elle détruit. Cette rhétorique est particulièrement fréquente le dimanche de Pâques, le retour annuel des fleurs au printemps étant censé signifier le message de la résurrection de Jésus.

Cependant, les processus naturels sont ambivalents. En effet, le fameux coronavirus fait aussi partie de ce que l'on nomme la «vie», dont le forsythia en fleurs est supposé représenter le triomphe indestructible ! Ce virus signale lui aussi que, dans la nature, les plus forts l'emportent toujours sur les plus faibles. Certes, le père de Jésus-Christ « n'est pas le Dieu des morts, mais des vivants » (Mt 22,32), mais cela ne nous autorise pas à assimiler cette puissance de Dieu aux cycles naturels, qui constituent toujours l'alternance de la vie *et* de la mort. Le pouvoir de Dieu sur la mort, tel qu'il s'est manifesté dans la résurrection de Jésus, transcende tous les cycles naturels ambivalents. Dépourvue de toute ambivalence, la résurrection constitue un pouvoir univoque en faveur de la vie et contre la mort. Cette puissance de Pâques, nous n'en faisons qu'une expérience fragmentaire pendant notre vie, avant qu'elle ne fasse irruption dans le royaume de Dieu à venir.

4. La Création comme libération du chaos

Notre conception du discours biblique sur la création est fortement influencée par Genèse 1, alors que ce chapitre n'est que l'un des nombreux textes bibliques se référant à l'œuvre créatrice de Dieu. Or, aujourd'hui, ce chapitre en particulier est surtout compris comme illustrant l'ordre d'un monde chargé de sens et propice à la vie de tout le créé. Cette interprétation, qui n'est absolument pas fautive, ne considère néanmoins qu'un seul aspect des choses ; elle perd de vue que l'ordre en question est précédé, les deux premiers jours de la Création, par l'abolition du chaos. « La terre était un chaos, elle était vide, et le souffle de Dieu tournait au-dessus des eaux » (Ge 1,2). C'est à partir de ce « tohu-bohu » hostile à la vie, que Dieu commence par créer la possibilité qu'advienne la vie, en séparant la lumière de

l'obscurité, en délimitant la surface de la terre de la surface des eaux. La vie a été arrachée au chaos mortifère, et ce chaos continue de constituer une menace pour la créature.

C'est ce dont il est question dans le psaume 93, qui commence par l'affirmation suivante : « Le monde est ferme, il ne vacille pas » (Ps 93,1), suivie rapidement des mots suivants : « Plus que le bruit des grandes eaux, des flots magnifiques de la mer, le Seigneur est magnifique, dans la hauteur » (Ps 93,4). Ce texte résonnait ainsi aux oreilles de l'Orient ancien: la terre, en tant qu'espace où la vie peut s'épanouir, est garantie par le Dieu miséricordieux, qui, à cette fin, lutte inlassablement contre les forces du chaos. Sans omettre un autre point important pour notre questionnement : Dieu ne libère pas les vivants du chaos une fois pour toutes ; il accomplit cette libération à nouveau chaque jour. Pour l'auditoire des temps modernes, qui sait que la nature est régie par des lois, cela peut ne pas être facile à comprendre. Cependant, face au chaos provoqué par le coronavirus, une telle affirmation de foi prend un tout nouveau sens. Nous sommes confrontés à la dureté du constat qu'une force destructrice s'est infiltrée dans la création appelée à la vie.

5. Une création qui soupire après la grande libération

La vision du règne de paix en Esaïe 11 constitue un passage tout aussi important que Genèse 1 pour comprendre la création au sens biblique. Le souverain messianique, tel que le présente ce texte, assure la probité et la justice parmi les humains et éradique par ailleurs toute souffrance dans la nature. « Le loup séjournera avec le mouton, la panthère se couchera avec le chevreau. [...] Le lion, comme le bœuf, mangera de la paille » (Es 11, 6-7). Il viendra un jour où l'inexorable loi de la nature – manger et se faire manger – sera abolie et, avec elle, toute crainte et toute douleur. La vision d'Esaïe annonce une création nouvelle dépourvue de toute souffrance et met ainsi entre parenthèses la bonté intrinsèque de la création actuelle, non qu'il s'agisse de la remettre en question, mais simplement pour indiquer clairement que l'état de bonté présent n'est pas encore l'état de bonté définitif, l'état de bonté accompli. La bonté de la création actuelle est une bonté qui appelle l'amélioration.

C'est pourquoi, comme l'écrit Paul dans l'épître aux Romains, « la création attend avec impatience la révélation des filles et des fils de Dieu » (Ro 8,19). « La création tout entière soupire et souffre les douleurs de l'accouchement » (Ro 8, 22) en attendant de devenir ce que Dieu a annoncé à toute la création.

6. Pourquoi la maladie dans la création ?

Il faut avoir en tête cet important arrière-fond biblique avant toute réflexion sur la maladie dans la création. Comment donc est-il possible qu'il y ait des « erreurs d'aiguillage » aussi atroces que la tuberculose, le cancer ou le Covid-19 dans une création «bonne»? Le même type d'interrogation vaut pour les avalanches, les éruptions volcaniques ou un tsunami.

Une création toujours de nouveau perturbée par l'irruption du chaos, une création qui attend encore son plein accomplissement, n'est de toute évidence pas un édifice dans lequel tout serait réglé selon une volonté divine. Dieu n'a pas créé l'humain comme sa marionnette, mais comme un être libre, un partenaire. De la même manière, il n'a pas conçu la nature comme une horloge minutieusement réglée, mais comme une structure écologique extrêmement complexe, tissée d'autant de lois que de coïncidences. Une structure créée libre de s'organiser. De même qu'il existe pour l'humain l'(impossible) possibilité du péché, de même

il existe pour le créé non humain la possibilité de « fausses routes » menant à l'impasse destructrice, au nombre desquelles les catastrophes naturelles qui provoquent la destruction d'importantes parts du créé. Il y a aussi les maladies, qui ne constituent des erreurs de parcours que du point de vue des personnes touchées ; si l'on se positionne du point de vue du système dans son ensemble, les maladies ne sont que l'expression d'un « combat de l'existant » où se joue simplement, comme dans le cas du coronavirus, une mutation virologique.

Dieu est constamment présent à sa création, mais il n'est pas la cause directe de tout ce qui se produit. Le créé n'agit pas selon un déterminisme divin ; il se meut dans le cadre de la liberté qui lui a été accordée par le créateur. C'est pourquoi faire du créateur la cause du coronavirus n'est juste ni envers le créateur, ni envers la création.

7. La maladie est-elle une punition ?

Certains milieux religieux interprètent toujours et encore le mal comme un châtement divin. Il peut s'agir d'une punition infligée pour avoir abandonné Dieu, en partie ou entièrement, ou liée à des mauvaises actions particulières. Dans sa variante plus ésotérique, la punition peut sanctionner un mode de vie qui s'est éloigné de ses racines naturelles. Dans le même ordre d'idée, on trouve actuellement une interprétation politique de la propagation du coronavirus dans le monde, qui serait la conséquence de la mondialisation économique.

Du point de vue théologique, on fait fausse route si on réfléchit au degré de plausibilité d'une corrélation entre des actes précis et la propagation du Covid-19, c'est-à-dire en y voyant un châtement de Dieu. En effet, une telle interprétation ne pourrait pas se limiter à cette seule épidémie, toutes les catastrophes devraient être interprétées de la même manière, qu'il s'agisse d'événements catastrophiques frappant la société dans son ensemble ou un individu spécifique. Quelle serait l'image la plus juste de Dieu dans ce contexte ? Celle d'un Dieu qui règne avec le fouet, qui torture sans répit ses créatures en leur infligeant des souffrances incommensurables, afin de les contraindre à obéir à sa volonté. Cette image ne conserverait rien de celle du Dieu de l'alliance, tels que le représentent l'ancien testament et le nouveau testament, d'un Dieu qui souhaite rester en communion avec les humains et qui donc les suit avec patience, leur pardonne, et leur donne inlassablement de nouvelles opportunités.

8. Lui qui règne sur toute chose dans sa seigneurie : la providence divine

Beaucoup de nos cantiques expriment la confiance en un Dieu qui dirige avec amour la marche du monde : « Bénissons Dieu le seul Seigneur » (Alléluia 134.1), « Quand à travers l'espace Il guide astres et vents, Ne crois-tu pas qu'il trace La route à ses enfants ? » (Alléluia, 47.04), « Ce que Dieu fait est bien fait » (RG 684.1) Aujourd'hui, la pensée d'une sagesse divine présidant à la marche de l'histoire et du monde est largement considérée comme profondément suspecte, alors qu'elle était communément admise à l'époque où ces chants furent composés. Cette conviction fut fortement ébranlée une première fois le 1^{er} novembre 1755, lorsqu'un tremblement de terre détruisit presque entièrement Lisbonne faisant des dizaines de milliers de victimes. La conviction des philosophes des Lumières de vivre dans le meilleur des mondes possibles – c'est-à-dire dans un monde créé par Dieu, où règne un équilibre harmonieux entre le bien et le mal – fut mise à mal par ce séisme traumatisant. Plus récemment, comment faire entrer dans le modèle d'un monde dirigé par un Dieu bienveillant le massacre à la chaîne de six millions de Juifs dans les camps de concentration, dont le nom d'Auschwitz suffit à évoquer l'horreur ?

Les catastrophes naturelles telles que l'épidémie du coronavirus mettent sérieusement à mal la foi en un monde placé sous la direction d'un Dieu bienveillant. Ce qui est remis en question ici, c'est la confiance dans la providence divine, le fait que ma vie personnelle soit sous le signe d'un amour paternel, qu'un souverain sage et aimant siège et dirige à sa guise les destins. Le peuple chrétien doit-il se départir de la vision pleine d'espérance de la providence ? Je ne pense pas. Cependant, comme l'écrit Christian Link, nous «devrons parler avec plus de retenue de la providence que ne le fit la grande tradition théologique¹».

9. Limites et espérance de la foi en la providence

Pourquoi donc « avec plus de retenue » ? D'une part en raison des expériences humaines déjà mentionnées, d'autre part parce que le Dieu biblique n'est en rien un marionnettiste tirant les ficelles : Dieu agit à travers les humains et avec eux dans ce monde. Et que pouvons-nous donc dire de la manière d'agir de Dieu dans le monde ? Après tout, sa présence est une présence cachée, à l'image de son action. Cependant, et c'est crucial, la Bible nous donne des indications sur ce Dieu dont nous croyons qu'il agit : il est le créateur plein de bonté du monde, le père de Jésus-Christ, l'Esprit consolateur et vivifiant. A partir de là, nous pouvons dire : nous avons des motifs de croire en la fidélité inébranlable de ce Dieu. Nous croyons qu'il conduit sa création vers le royaume et vers son accomplissement parfait et qu'à travers l'Esprit Saint il agit avec nous, ses créatures, jusqu'à l'advenue de ce royaume.

Toutefois, ceci n'est pas suffisant. Nous pouvons et devons compléter. En effet, tout ce que nous affirmons de décisif au sujet de Dieu, nous l'avons lu dans les traces laissées par Jésus-Christ, et nous y découvrons donc aussi des éléments décisifs au sujet de la providence divine. Tout d'abord, Jésus, l'amour personnifié de Dieu, a été rejeté et a trouvé sa fin sur la potence, sur la croix. Dieu ne voulait pas la croix, et la mort de Jésus signe ce qui est écrit dans le prologue de l'évangile de Jean : « La parole est venue chez elle et les siens ne l'ont pas accueillie » (Jn 1, 11). Tout comme Dieu ne voulait pas cette mort, il ne veut pas non plus ni le mal, ni la violence, ni la souffrance que les humains s'infligent les uns aux autres. Pour le dire avec les mots du théologien américain David Bentley Hart : « Dès ses origines, la pensée chrétienne lutte contre l'idée que la souffrance, la mort et le mal puissent avoir le dernier mot ou le moindre sens spirituel². » Ensuite, à travers la résurrection de Jésus, Dieu a montré que la puissance de son amour et de sa justice est plus forte que les pulsions humaines de violence. Ainsi, ce Dieu continuellement à l'œuvre dans la création agit comme le Dieu qui, face à la destruction, fait surgir la paix et qui, là où règne le mal, permet au bien d'advenir. David Bentley Hart écrit encore qu'au cœur de la Bonne Nouvelle se trouve la « conviction qu'en dernier ressort, la volonté de Dieu ne peut être vaincue et que la victoire sur le mal et la mort a déjà été remportée³. »

De ce qui précède découle ce que nous pouvons dire au sujet de la providence de Dieu en lien avec la crise du coronavirus. En aucun cas, nous ne pouvons dire que l'épidémie est le fruit de la volonté bonne de Dieu. Il serait également dangereux d'affirmer que Dieu nous sauvera du pire. Toutefois, nous pouvons et nous devons dire ceci : dans cette crise, Dieu ne laisse pas ses créatures à l'abandon puisqu'il les dote de la force, de la créativité et de la prudence de son Saint-Esprit. Dietrich Bonhoeffer écrivait ainsi dans *Résistance et soumission*, en pleine dictature nazie : « Je crois que Dieu peut et veut faire naître le bien à partir de tout, même du mal extrême⁴. » Voilà à quoi ressemble une foi en la Providence qui connaît à la fois ses limites et son espérance.

10. L'inévitable question : Dieu et la souffrance

Le coronavirus a déjà causé de grandes souffrances et ce n'est pas terminé. Il est inévitable de se poser la question du rapport entre cette souffrance et Dieu. Il s'agit de la question théologique de la théodicée, qui compte parmi les problématiques religieuses les plus délicates de la modernité. Pour résumer, les interrogations sont les suivantes : Comment se fait-il qu'il puisse y avoir tant de souffrance dans la création bonne d'un Dieu bon ? Faut-il envisager que la création ne soit pas bonne ? Ou alors Dieu n'est-il pas bon ? Ou bien n'a-t-il pas le pouvoir de faire régner sa volonté ? Le débat, vieux de trois siècles, n'est toujours pas clos.

Bien sûr, il est intéressant de constater que ce problème ne joue qu'un rôle mineur dans la Bible : il apparaît dans le livre de Job, dans les psaumes de lamentation, dans quelques passages isolés des livres prophétiques, ce qui reste toutefois secondaire à l'aune du texte Bible dans son ensemble. La Bible ne met pas la question au premier plan. Par ailleurs, il convient d'ajouter que, dans l'histoire de l'Eglise aussi, la problématique n'a jamais eu un tel retentissement que dans les temps modernes. Enfin, il faut observer que pendant longtemps, la théologie de la libération, née dans les années 1960, ne s'est pas vraiment intéressée à la question de la théodicée, alors qu'elle aurait eu de justes motifs de le faire étant donné son caractère de théologie émanant du milieu de la grande pauvreté et mise au service de ce milieu.

Ces divergences de points de vue sont liées à des compréhensions différentes de l'agir de Dieu. La question classique de la théodicée présuppose un Dieu qui, dans sa toute-puissance, a fait toute création bonne, et la dirige selon sa volonté bienveillante. Selon cette vision de Dieu et du monde, le mal devient évidemment profondément irritant et suscite par la force des choses la fameuse question : comment Dieu peut-il permettre la souffrance dans le monde ?

11. Un Dieu qui lutte contre la souffrance

La Bible parle de Dieu autrement. Le Dieu biblique a appelé à la vie la création, comme un espace propice à tout le créé. Comme cela a déjà été rappelé, il a arraché cet espace au chaos, mais le monde n'en reste pas moins menacé. Dieu a conclu une alliance avec l'humanité, un partenariat, une communion, afin que l'humain puisse cohabiter de manière fructueuse avec son créateur et toutes les choses créées. En réalité, les choses sont bien différentes. Comme les premiers chapitres de la Bible le rapportent, les êtres humains vivent hors de la communion avec Dieu et c'est pourquoi ils détruisent toujours de nouveau la communauté de création. C'est alors, et alors surtout, que surgit la souffrance dans le monde : chaque fois que les humains se battent pour les dons de Dieu, chaque fois qu'ils vivent aux dépens d'autrui. C'est principalement pour cela que l'histoire est un chemin maculé de sang et baigné de larmes.

La Bible peut être lue comme la grande histoire de la manière dont Dieu courtise les humains et tente inlassablement de les ramener à l'état de communion avec lui et entre eux. Dieu a appelé Abraham et le peuple d'Israël, Dieu a envoyé ses prophètes et puis son propre fils Jésus-Christ. Qu'est-ce donc que l'espérance du royaume de Dieu ? C'est l'espérance que cette longue histoire du combat de Dieu en faveur des humains finira par déboucher sur quelque chose de bon.

Une fois cet arrière-plan biblique établi, est-il encore pertinent de se demander comment Dieu peut « permettre » la souffrance dans l'histoire ? Dieu « permettrait » le mal s'il était un seigneur souverain, qui dispense arbitrairement le bien et le mal, le bonheur et la souffrance. Seulement le Dieu biblique ne se tient pas *au-dessus* des événements de la création pour en disposer librement. Il se tient plutôt *en plein cœur* de l'événement créateur et combat pour les humains afin qu'ils reviennent à lui qui est la source de la vie, de la paix et de la justice.

Cette compréhension biblique de Dieu et de sa relation avec le créé vaut *mutatis mutandis* aussi pour la relation de Dieu avec la création non humaine. En la matière, un seigneur souverain ne laisse pas survenir des catastrophes à discrétion ; bien au contraire, un Dieu qui veut le bien de la création fait tout pour que, de la souffrance et de la destruction, surgisse toujours à nouveau une vie digne d'être vécue.

12. Comment Dieu agit-il dans le monde?

« Comment Dieu peut-il tolérer le mal? » Cette phrase évoque une certaine conception de la manière dont Dieu est agissant dans le monde. Tolérer une chose, ce n'est évidemment pas pareil que de provoquer cette chose, même si s'abstenir est déjà, en soi, une action. Qu'il soit actif ou passif, dans les deux cas on présuppose que Dieu a les moyens et la manière de laisser un événement se produire ou non.

Cette conception de l'action divine dans le monde semble très peu compatible avec l'image du Dieu biblique et de sa relation à la création telle qu'elle a été esquissée plus haut. Un Dieu qui laisse le champ libre à ses créatures et qui fait lui-même partie de l'histoire de la création déploie visiblement son action autrement qu'un marionnettiste tirant les ficelles comme bon lui semble. Comment décrire l'œuvre de Dieu? Une fois encore, il convient de considérer l'histoire de Jésus, puisque c'est dans cette histoire que Dieu a montré qui il est, selon le témoignage du nouveau testament.

L'œuvre de Jésus est clairement définissable : premièrement, Jésus entre en solidarité avec les marginaux et libère les humains du péché, de la maladie, de l'exclusion ; deuxièmement, son œuvre est de nature prophétique à chaque fois qu'il prêche la volonté de Dieu comme volonté de paix, de justice et d'amour ; troisièmement, l'intention ne consiste pas à conquérir les humains par la peur et la violence, mais à faire confiance à la force incitative de la bonne nouvelle. Cette œuvre conduit à la mort sur la croix, une mort dont Dieu libère Jésus par la puissance de la résurrection.

La vie et l'œuvre de Jésus révèlent la manière dont Dieu lui-même agit : dès lors que Dieu agit, (1) son action vise à instaurer la solidarité parmi les humains, à les libérer de ce qui les enferme dans leurs projets destructeurs, dans leur manque d'amour et dans leur égocentrisme. De plus, (2) son action est « prophétique » : Dieu intervient dans le cours de l'histoire essentiellement par sa « parole », par son exigence salutaire, et par ses promesses qui ouvrent de nouvelles perspectives ; cette dimension de l'action de Dieu, bien qu'elle soit au cœur des textes bibliques, s'est malheureusement en bonne partie perdue dans la tradition théologique ; que ce soit dans l'ancien ou dans le nouveau testament, Dieu intervient dans le cours des choses principalement à travers la *parole* de certaines figures : Moïse, les prophètes, Jésus et les apôtres ; Dietrich Ritschl parle de « Dieu interprète et critique de l'histoire », qui sans cesse modifie le cours de cette histoire⁵. A ce rôle prépondérant de la parole est liée (3) une autre caractéristique de l'action de Dieu dans le monde : lorsqu'il leur parle,

Dieu traite les humains comme des partenaires indépendants, comme des êtres doués de raison et responsables ; par son exigence et ses promesses, par ses encouragements et ses incitations, il les invite toujours de nouveau à entrer en communion avec lui en toute liberté. Enfin, la croix de Jésus donne clairement à voir que (4) Dieu n'agit pas à l'égard du monde comme un despote qui dispose ; il est bien plutôt celui qui se dévoue, nous cherche, nous attend patiemment et va jusqu'à choisir librement sa propre défaite.

Autant d'éléments qui aident à mieux comprendre l'action de Dieu aussi dans la crise du coronavirus, non pas en se demandant si Dieu est responsable de cette terrible maladie aux conséquences dramatiques, et pourquoi il en serait le responsable, mais en étant attentif au sens et à la force contenus dans ce que Dieu nous dit. Cette attention nous fera peut-être découvrir que Dieu est effectivement à l'œuvre à bien des endroits de la crise que nous sommes en train de traverser : là où un être redécouvre la compassion, là où règne l'entraide, là où s'offrent des gestes de consolation ou d'espoir. Et partout où les humains se laissent porter et guider par Dieu.

13. Quid de l'avenir ?

Bien que la pandémie soit probablement loin d'être jugulée, beaucoup s'interrogent déjà sur l'après-coronavirus. Notre société sera-t-elle différente ? Le monde aura-t-il changé ? Les restrictions imposées montrent-elles les limites d'une compréhension individualisée de la liberté ? Sommes-nous en train de découvrir une force de solidarité latente, mais toujours prête à émerger au cœur de l'humanité ? Les démocraties occidentales, confrontées aux enjeux actuels, se révèlent-elles limitées dans leur capacité à agir face à des systèmes autoritaires, tels que le système chinois ou singapourien, ou est-ce plutôt le contraire qui est vrai ? Les *fake news* et les théories complotistes vont-elles rapidement faire faillite face à la prise de conscience généralisée qu'il est indispensable de disposer d'informations et de faits scientifiquement fiables ? Devons-nous nous interroger sérieusement sur la mondialisation et son corollaire – la mobilité illimitée des personnes et des marchandises – ou devons-nous au contraire conclure des actuels efforts en solitaire des nations, à la nécessité d'un surplus de coopération et de mondialisation ? Sommes-nous arrivés à la fin de l'ère d'un néolibéralisme attendant son salut des marchés autorégulés ?

Une fois que les malades auront recouvré la santé, que les infections seront de l'histoire ancienne et que les morts auront été enterrés, que se passera-t-il ? La catastrophe du coronavirus laissera-t-elle derrière elle une humanité contrainte de repenser sérieusement les valeurs, le vivre ensemble et l'avenir communs ? Ou le besoin de revenir à la normalité le plus rapidement possible, voire une sorte de pulsion compensatoire, prédomineront-ils ? Et qu'en est-il des crises locales et mondiales qui n'auront absolument pas disparu du simple fait qu'une autre priorité aura accaparé les esprits pendant quelques mois ? En Syrie, la guerre ne se sera pas arrêtée, les actes de torture non plus. Les réfugiés qui errent par millions sur les routes du monde n'auront toujours pas de toit sur la tête. Le réchauffement climatique n'aura pas ralenti. Nous attaquerons-nous à ces défis colossaux avec la même détermination que celle qui aura permis de vaincre le coronavirus ? Ou l'attitude normée consistant à défendre son intérêt personnel et à vivre dans le tohu-bohu reprendra-t-elle ses droits aussitôt la crise passée ?

Les médias nous abreuvent déjà d'éditoriaux, de commentaires et de débats sur ces questions. Entre celles et ceux qui peignent le diable sur la muraille et voient la vie en noir, et les

défenseurs de l'espoir, déjà enthousiastes à l'idée d'un futur plus rose, le conflit a commencé. Quelle parole théologique peut-on formuler? En règle générale, la Bible n'est pas le genre de lecture qui permette de conclure à des réponses univoques concernant l'avenir. D'un côté, nous avons le prophète Jérémie qui prononce des paroles très claires à l'encontre de celles et ceux qui détournent leur attention alors que sévit une menace politique très sérieuse : «"Tout ira bien, tout ira bien !", disent-ils, et rien ne va !" (Jr 6,14). De l'autre côté, nous avons de multiples exemples, dans l'ancien testament, de prophètes qui annoncent des temps de joie et d'espérance, alors même que le peuple d'Israël ploie sous la menace de la dépression. Pour les chrétiennes et les chrétiens, l'avenir n'est ni plus ni moins inconnu que pour les autres.

Ce qui n'est pas soumis à l'incertitude, en revanche, pour qui tente de reposer sa vie sur le message biblique, c'est que la création ne cesse d'être accompagnée par son créateur sur le chemin de l'avenir ; que son créateur agira en elle demain comme aujourd'hui et comme hier déjà. Pensons à ce verset de l'Apocalypse de Jean : «C'est moi qui suis l'alpha et l'oméga, dit le Seigneur Dieu, celui qui est, qui était et qui vient, le Tout-Puissant» (Ap 1,8). Quel est le sens de cette promesse pour nous ? Nous trouvons chez Bonhoeffer l'une des expressions possibles de ce sens : «Je crois que Dieu veut nous donner chaque fois que nous nous trouvons dans une situation difficile la force de résistance dont nous avons besoin. Mais il ne la donne pas d'avance, afin que nous ne comptions pas sur nous-mêmes, mais sur lui seul. Dans cette certitude, toute peur de l'avenir devrait être surmontée.⁶»

26 mars 2020

Sur le même sujet :

Günter Thomas, *Gott ist zielstrebig (I-V)*, www.zeitzeichen.net (nombreux articles à venir dans les prochaines semaines, autrices et auteurs divers, en allemand)

Andreas Losch, *Gott und das Virus*, www.theologie-naturwissenschaften.de (en allemand)

(Traduit de l'allemand par Gabrielle Rivier, Genève)

¹ Walter Dietrich, Christian Link, *Die dunklen Seiten Gottes*, Vol. 2: Allmacht und Ohnmacht, Neukirchen-Vluyn, 2000, p. 261.

² David Bentley Hart, *The Doors of the Sea. Where Was God in the Tsunami?*, Grand Rapids, Michigan-Cambridge, p. 61.

³ Hart, *ibid.*, p. 66.

⁴ Dietrich Bonhoeffer, *Résistance et soumission : lettres et notes de captivité*, Labor et Fides, 1998, p. 34.

⁵ Dietrich Ritschl, *Bildersprache und Argumente. Theologische Aufsätze*, Neukirchen-Vluyn, 2008, p. 211.

⁶ Dietrich Bonhoeffer, *Confessions de foi réformées contemporaines. Et quelques autres textes de sensibilité protestante*, Labor et Fides, 2000, p. 95.